

L'honorable M. Nantel et M. O. Augé ne s'entendent pas sur une question très simple pourtant — une question de chiffres. Tous deux ont publié des états auxquels le public ne comprend rien. Le malheur est que M. Augé a attaqué M. Nantel imprudemment et veut avoir l'air de s'être basé sur des chiffres officiels, tandis que M. Nantel, qui s'est défendu un peu vivement, n'a pas voulu dire que le coût du palais de justice ira probablement plus loin que le gouvernement n'est disposé à le laisser entrevoir.

Pour régler la question, il faudrait avoir une réponse catégorique, sans commentaires, aux trois questions suivantes :

- 1° Quel a été jusqu'ici le montant payé ?
- 2° Quel est le montant des réclamations non réglées ?
- 3° Que va coûter encore au gouvernement la complétion des travaux ?

Avec ces trois montants, les gens pourront décider si, dans leur opinion, c'est trop, trop peu ou juste assez, pour la valeur des travaux en question.

Ces détails sont pourtant insignifiants, comparés à la grosse question politique que soulève la querelle de famille dont le public s'amuse. M. Augé, élu avec l'aide du gouvernement, pour le supporter, et lié par ses attaches de parti, a-t-il agi sagement en jetant en pâture à la curiosité publique des opinions qui, exprimées privé-ment et à qui de droit, auraient pu avoir bon effet, mais qui, dites ouvertement à une heure critique pour les conservateurs, est de nature à nuire à ceux qu'il appelle des amis politiques ? Il me semble que non, et M. Nantel, comme ministre du district de Montréal, ne peut être blâmé de dire son fait au bouillant député No 3 de la cité.

Si cela continue, il faudra faire intervenir M. Beaubien pour apaiser les deux combattants.

"La réduction des salaires des employés de la corporation doit se faire. Ne seront épargnés que les salaires de moins de \$ 600.

"Ce que va faire la métropole du Canada est indigne d'elle. Elle se refuse à payer ce qu'ils valent quelques douzaines de fonctionnaires.

"Au lieu de donner congé aux parasites, aux inutiles, nos échevins fauchent indistinctement.

"Il serait mieux de taxer les propriétés (valant 22 millions) qui ne le sont pas et de payer raisonnablement nos serviteurs publics.

"Il y a des économies qui coûtent très cher, à la fin. L'individu qui attrape la dyspepsie en voulant économiser sur la nourriture ne tarde pas à découvrir que les notes des pharmaciens sont plus salées que celles des restaurateurs." (*Le Monde*).

Sir Adolphe Caron a dit un excellent mot, l'autre jour, à Kingston. En réponse à D'Alton McCarthy, qui avait déclaré que, dans chaque parti politique, il y a toujours un voyou, il a demandé au chef *equal rightist* : "Votre parti se compose de vous-même et du colonel O'Brien, un honnête homme, dit-on. Lequel des deux est le voyou ?"

M. Tardivel est en voie de me faire regretter la bonne opinion que j'ai exprimée sur sa connaissance du français. Ce n'est pas parce qu'un écrivain emploie parfois des mots très expressifs, mais qui ne se trouvent pas dans le dictionnaire, qu'on peut lui reprocher de ne pas savoir le français. Il y a bien peu de Canadiens-Fran-

çais qui peuvent échapper à l'influence du milieu où ils vivent au point de ne jamais employer une expression non consacrée par le dictionnaire. Est-ce à dire pour cela que ceux qui font usage de telles expressions ne savent pas le français ? Non pas.

Ainsi, le mot *éditorial* n'est pas dans le dictionnaire. Pourtant, dans le milieu anglais où nous vivons, ce mot est clair, expressif ; il rend parfaitement la pensée, et si quelqu'un croit devoir l'employer à l'occasion, cela n'implique pas chez lui l'ignorance du français. Les journaux de Paris, si admirablement rédigés, emploient chaque jour des anglicismes, de propos délibéré. Et quelques-uns de ces anglicismes entrent tellement bien dans le génie de la langue française que l'Académie a cru devoir leur donner accès dans le dictionnaire.

Que M. Tardivel indique ces mots lorsqu'ils sont mis en usage, qu'il les signale au public, qu'il s'y objecte même, ce ne peut être qu'utile. Mais qu'il accuse ses confrères de ne pas savoir le français, c'est téméraire, injuste, ou de mauvaise foi.

C'est surtout ridicule pour un homme qui écrit, dans le même numéro de la *Vérité*, la phrase suivante : "*M. de Montigny nous reproche de n'avoir pas fait ce qu'il nous reproche de faire.*" Voilà une phrase qui n'est pas française, qui dit un contre-sens, qui n'est pas dans le génie de la langue, et qui indique chez M. Tardivel une lacune évidente dans la connaissance du français.

A force de chercher, l'on peut découvrir ce que M. Tardivel a voulu dire : mais pourquoi ne pas l'avoir dit de suite en bon français ? La clarté et la logique des mots sont la première condition à observer en écrivant le français, et ici il y a obscurité et contradiction.

Maintenant un mot pour terminer. Je reconnais d'avance la peccabilité occasionnelle de l'*Opinion Publique* en matière de français. *Il n'y a pas un seul journal français au Canada qui soit parfait sous ce rapport.* Bien loin de là. Seulement je suis convaincu que nulle part on ne fait plus d'efforts et que nulle part au Canada on ne réussit mieux que dans nos colonnes à écrire d'une manière satisfaisante, à inculquer le goût du bon français et à répandre le désir d'en améliorer l'étude et la connaissance.

"M. de Montigny dit que la plupart d'entre les convives de M. Desjardins ne lisent pas l'*Opinion Publique*." (*La Vérité*).

Je puis affirmer à M. Tardivel que, sur ce point, c'est le contraire qui est vrai. Presque tous ces messieurs lisent l'*Opinion Publique*, et plusieurs d'entre eux, à ce qu'ils m'ont dit, avec plaisir et avec un vif intérêt.

M. de Montigny est dénoncé par M. Tardivel!!!

Vous avez bien lu, lecteur. *M. de Montigny est dénoncé par M. Tardivel.*

Pas possible, me direz-vous ?

C'est pourtant le cas. Rien n'échappe au féroce écrivain de la *Vérité*. Pas même ce pilier de l'autel, M. de Montigny.

Et voici à quel sujet.

En ce temps-là, M. de Montigny avait été accusé d'être un *viveur* et de dîner avec des *viveurs* qui ne partageaient pas les opinions réactionnaires de M. Tardivel.

Aussi les foudres de M. Tardivel avaient-elles grondé. Mais ce n'était pas un court orage, précédé et suivi d'un soleil de paix et de douce chaleur. C'était une tempête longue et furieuse qui se déchaînait.